

Quand la poésie est une belle extravagance

Denise Desautels, *Mais la menace est une belle extravagance*,
Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1989, 109 p.

Hélène Marcotte

Numéro 33, octobre 1991

Poésies parallèles : France - Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025677ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025677ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcotte, H. (1991). Compte rendu de [Quand la poésie est une belle extravagance / Denise Desautels, *Mais la menace est une belle extravagance*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1989, 109 p.] *Urgences*, (33), 132–133.
<https://doi.org/10.7202/025677ar>

Quand la poésie est une belle extravagance

Hélène Marcotte

D'entrée de jeu, le titre énigmatique du recueil de Denise Desautels, *Mais la menace est une belle extravagance*¹, évoque celui du premier recueil de Geneviève Amyot, *La mort était extravagante*². Une piste de lecture est alors suggérée au lecteur, la menace devenant synonyme de mort. Les épigraphes de Nina Berberova et de Louise Cotnoir confirment cette hypothèse tout en proposant une seconde signification au titre, la menace s'assimilant cette fois à l'« intention amoureuse » de la femme.

Le recueil de Desautels est divisé en trois parties respectivement intitulées: « La couleur du mensonge », « Tableaux d'inachèvement » et « La rumeur étrangement ». L'auteure s'attarde aux apparences, aux mirages, à la mouvance du réel, à la fragilité des certitudes. À chaque instant, la vie menace de se transformer, voire de disparaître: l'être aimé se définit autant par sa présence que par son absence, les mots dévient et nous entraînent ailleurs, la fiction n'a plus de limites et envahit le quotidien. Mais par-dessus tout, la mort est là qui s'infiltré partout:

la mort est là vivace et nous l'ignorons
nous avons pitié de nous
là commence le mensonge

À partir de ce constat, les « paroles justes détonnent », « les gestes sèment le doute », « la vérité pastiche la vérité ». La narratrice reste à la fenêtre, observant le présent qui n'est qu'un « mirage en plus ». Elle tente de s'inscrire dans l'histoire, hésitant « entre envol et enlèvement », « entre le ravissement et le désert », « entre la mémoire et l'histoire future ». Car s'il y a de multiples trajets, nul chemin ne s'offre d'emblée et la narratrice s'efforce de « ne plus savoir ce qui nous perd ». Au fil des poèmes, l'autre se fait de plus en plus

1 Denise Desautels, *Mais la menace est une belle extravagance*, Saint-Lambert, Éd. du Noroît, 1989, 109 p.

2 Geneviève Amyot, *La mort était extravagante*, Saint-Lambert, Éd. du Noroît, 1975, 91 p.

présent. Le rapprochement des corps interrompt momentanément la quête: la nuit reprend le fil des histoires d'amour et les mains ancrent le corps dans le réel, dans la ville. La nuit devient alors lieu d'échange, à la fois éveil et achèvement du désir.

Le volume contient un second recueil, intitulé *Le signe discret* et publié à Lausanne en 1987. C'est toujours la même voix feutrée, le même ton intime, tout près de la confiance et de l'émotion, mais qui cette fois cherche à dire « au présent le voyage », la distance, les frontières, l'issue peut-être et surtout l'origine: « la première fois, le premier mot », « l'état premier du paysage ». La difficulté de s'écrire sans laisser fuir l'histoire, sans se séparer de l'autre transparaît çà et là, car si la parole se veut séduction, le silence pour sa part séduit. Et c'est peut-être ce qui unit les deux recueils de Denise Desautels: « toute mémoire toute morte toujours / résistent à la lettre du désir ».